

FUNAN

de Denis Do

Animation avec les voix de Bérénice Bejo, Louis Garrel, Colette Kieffer...

Cambodge/France/Luxembourg/Belgique – 6 mars 2019

1h22 – V.F.



Dimanche 14 avril 2019 à 19h

Mardi 16 avril 2019 à 20 h

Dans le cadre de la semaine
cinéma d'animation

Cristal du long métrage, festival international du film d'animation Annecy 2018

Denis Do, né en 1985, est un réalisateur français d'origine cambodgienne. Il est diplômé de l'école des Gobelins. *Funan* est son premier long métrage, récompensé à Annecy en 2018.

L'arrivée des Khmers rouges au pouvoir en 1975 a été, pour le Cambodge, le point de départ d'une effroyable tragédie qui a frappé sans discernement presque toutes les familles. Bien qu'il soit né en France, Denis Do n'est pas resté totalement étranger à ces événements : en effet, depuis son enfance, il a entendu sa mère – d'origine cambodgienne – lui raconter comment, après avoir été séparée de son mari et de son enfant (le frère du réalisateur), elle a survécu au camp de concentration et aux travaux forcés.

C'est cette histoire que le jeune cinéaste a décidé de raconter dans son premier film d'animation. Il le fait avec le maximum de précision. Rien ne semble échapper à son regard documenté : ni la mise en place de la dictature, ni le travail des paysans, ni les vêtements unanimement noirs de l'époque, ni la violence que les gardiens exercent sur leurs prisonniers ni la peur quasi permanente... Il le fait aussi et surtout avec une délicatesse et une pudeur bienvenues. Si la technique choisie (dessin, en 2D) peut surprendre, elle se justifie d'autant plus qu'elle permet de tenir à distance une émotion trop intime et de donner un côté pictural à une narration qui porte en elle sa propre puissance.

Funan n'a pas l'ambition de faire un cours d'histoire. Pour autant, il réussit à nous montrer le basculement d'un pays dans l'horreur et le drame d'une famille emportée par la folie des « ombres noires ».
Yannick Lemarié – *Positif* – n° 697 mars 2019.

La représentation du génocide perpétré par les Khmers rouges contre leur propre peuple soulève les mêmes interrogations que les autres catastrophes du XX^e siècle. Français, d'origine sino-cambodgienne, fils d'une survivante du génocide, Denis Do a choisi la voie du cinéma d'animation, comme le New-Yorkais Art Spiegelman avait pris celle de la bande dessinée pour transmettre l'histoire de son grand-père, survivant de la Shoah, dans *Maus*.

Sans doute pour se prémunir des périls de la dramatisation à outrance et du voyeurisme, le réalisateur a pris le parti d'un graphisme très simple. Il réussit ainsi à évoquer les paysages du Cambodge, mais ce laconisme nuit aux personnages qui restent des silhouettes pitoyables ou menaçantes. Ces dernières sont celles d'une famille victime de l'évacuation forcée de Phnom Penh, dont les membres sont inexorablement séparés par la mort, la maladie, l'arbitraire des bourreaux. Le scénario (de Denis Do et Magali Pouzol) est pris entre la nécessité de laisser l'horreur hors champ (le film a manifestement vocation à être vu par de jeunes spectateurs) et celle de dire l'histoire telle qu'elle est survenue. (...). Thomas Sotinel – *Le Monde* – 6 mars 2019.

Avril 1975. Les premières images de *Funan* montre une ville foisonnante, où l'on boit, où l'on danse sur la pop de Sinn Sisamouth. En quelques plans lumineux, Denis Do contemple la douceur de vivre d'un foyer de la classe moyenne cambodgienne, où plusieurs générations se retrouvent dans l'insouciance d'un repas de famille. Et puis il montre une table vide, une maison vide, une ville vide. Phnom Penh est tombé, ne reste que le silence du néant. Sa population jetée sur les routes par les Khmers rouges afin d'empêcher l'émergence d'une contestation citadine.

Dans l'immense colonne d'exilés, les mots des hommes en noir résonnent dans toute leur fausseté, comme plaquées mécaniquement sur le réel. « *Angkar sait ce qui est bon vous* » ; « *Angkar ne tolère pas* » ; « *il faut comprendre les bienfaits de...* ». Il est question du besoin d'autocritique, d'idéal de justice, d'égalité, du nécessaire sacrifice pour revenir à la félicité des temps d'avant la souillure capitaliste. Sous les palmiers qui s'alignent avec majesté le long de cette route de l'exil forcé et encadré, ce qu'on entend surtout c'est le fracas de la certitude absolue de l'idéologue qui se heurte à l'incertitude la plus totale d'une population qui progresse vers l'inconnu. Les quatre années de terreur khmère rouge, *Funan* les traverse collé au foyer constitué par Chou (voix de Bérénice Béjo), son mari Khuon (voix de Louis Garrel) et leur fils Sovanh. D'abord dans cette colonne dont la progression est rythmée par la dépossession : la voiture, puis les bijoux, le riz et enfin cet enfant qui disparaît à la recherche d'un fruit qui roule loin derrière eux.

Aux origines du premier film de Denis Do, il y a les souvenirs de la mère du cinéaste. De ces trois ans et demi passés à rechercher ce grand frère. Dans les camps de travail, le film se place près des hommes. Réaliste, le dessin s'accroche aux visages, s'attarde sur les gestes répétés comme des automates, processus de deshumanisation déjà entamé par l'uniformisation des corps, figures creusées aux coupes de cheveux réglementaires. Dans son huis-clos familial, *Funan* dessine la peur qui se change en rancœur, en haine ou en abandon, l'usure qui gagne les esprits engourdis par un abrutissement idéologique d'autant plus éprouvant qu'il est effectué par un visage ami, un cousin éloigné qui a rejoint l'Angkar, exposant aussi la fragilité de la membrane qui sépare bourreau et victime.

Ce que Denis Do ne fait pas, en revanche, c'est représenter frontalement l'insoutenable violence du régime khmer rouge. « *Suggérer, ce n'est pas occulter*, explique à *Libération* Denis Do. *Je ne voulais pas montrer la créativité khmère rouge en termes d'atrocités, que les gens se rappellent de scènes chocs, de ces égorgements avec une feuille de palmier.* » Sombre et évidemment pas taillé pour un public enfantin, *Funan* a dû se passer des chaînes de télé, financeurs habituels du cinéma d'animation, et se construire dans un enchevêtrement de coproductions et de studios. C'est pourtant lui qui a soulevé les spectateurs du festival d'Annecy en juin, lors d'une première lacrymale qui laissait peu de doute sur le prix du meilleur film.

Drame en vert, bleu et orange, *Funan* suspend son cours pour élargir le cadre sur des ciels qui s'étalent sans fin au-dessus des rizières. Aux plans serrés sur les visages et au confinement du camp succèdent des scopes splendides où l'humain est réduit à une échelle insignifiante. Façon de suggérer que la folie autodestructrice dépasse ce couple pour frapper un peuple, de désamorcer aussi le mélo quelques secondes. C'est enfin par cette dimension pastorale que Denis Do semble s'appropriier pleinement le film en esquissant sa dimension spirituelle. Insensible à la bestialité des hommes, la nature suit son cycle, splendide, merveilleux, jusqu'à l'indécence. Deux mondes qui ne font que se frôler jusqu'à un souffle, une expiration qui se confond avec le vent pour refermer le film. Un plan large et horizontal où le ciel et la terre se partagent parfaitement l'écran avec l'homme en son centre. Marius Chapuis – *Libération* – 6 mars 2019.

Prochaines séances : Sorry to Bother You de Boots Riley 18/04 18h30 – 21/04 19h - 22/04 14h Border de Ali Abbasi 18/04 21h – 21/04 11h – 22/04 19h – 23/04 20h	Court métrage : GROUNDÉD de Lucas Durkheim – animation – 4'10 Un film fort et poétique sur l'antimilitarisme. Un jeune soldat sans expérience est envoyé à un poste de surveillance au beau milieu du désert. L'aventure, finalement tragique, d'un jeune appelé remplissant la tâche qui lui est assignée.
---	---

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ *

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)